

NOUS ICI,
VOUS PARTIR...

Souvenirs du camp allemand basé à « La Morinais » en Vergéal (1943-1944)

Benjamin Reucheron (1929/2011)

J'avais dix ans lorsque la seconde guerre mondiale a été déclarée. Onze ans, quand, en juin 1940, mon grand-père réfugié chez nous suite au bombardement de sa maison à Rennes, m'a emmené voir passer un détachement de l'armée allemande. Ils arrivaient de la direction de Vitré par « Mimbier » et bifurquaient vers Louvigné de Bais. Une sentinelle était postée au carrefour pour leur indiquer la bonne direction, au cas où il se produirait une coupure dans le convoi. Toute cette troupe était à moto et side-car, deux par moto, trois par side-car. Ils roulaient avec assurance, sans crainte, déjà en terrain conquis. Ils prenaient les petites routes pour se diriger, sans doute, vers Rennes.

J'avais quatorze ans, quand en août 1943, lors d'une promenade dans les prés au nord du village de « La Morinais », après avoir passé une haie, je me suis trouvé, à ma grande surprise, en présence d'officiers allemands qui, carte en mains, semblaient prendre des notes. Je ne suis pas resté longtemps à les contempler, leur présence m'incitant plutôt à partir. Je suis rentré à la maison raconter ce que j'avais vu. Les habitants de « La Morinais » qui les avaient vus également, se posaient des questions sans toutefois trop s'inquiéter. Les allemands sont revenus un peu plus tard, et on s'interrogeait toujours : que viennent faire les allemands à cet endroit ? Et voilà qu'un jour de fin septembre, un groupe d'officiers allemands se présente aux habitants du village de « La Morinais » en leur disant : « Nous dans trois quatre semaines ici, vous partir ».

Je me souviens très bien dans quel état d'esprit se trouvait Jean Méhaignerie qui fut le premier à nous l'annoncer, et tout de suite après, Emmanuel Louaisil et tous les autres habitants des maisons et fermettes du village. Très vite, il a bien fallu réagir car il fallait partir, les allemands ne plaisantaient pas. Il fallait trouver où se loger. Tous allaient se trouver dans une situation de réfugiés.

La famille Louaisil à l'époque était composée de trois personnes : Marie-Sainte Louaisil, la mère, veuve depuis quelques années, Emmanuel et Bernadette, ses enfants tous les deux célibataires. Les autres enfants étaient mariés. Madame Louaisil et ses deux enfants se réfugièrent au village de « La Métrie » en Bais chez Eugène et Marie-Sainte Rubeillon, sa fille. Eugène et Marie-Sainte ayant cinq enfants, il fallut « serrer les rangs ».

La famille Méhaignerie se réfugia à « La Bordière » en Bais où se trouvait des bâtiments libres mais peu confortables. La famille Pihourd se réfugia à « L'Oisonnière » en Bais. La famille Renouard à « La Roussière » en Bais. Anna Guyon qui vivait seule, alla chez sa sœur à « La Maillardière » en Torcé et Madame Barbot, seule également, alla à « Mondron » en Vergéal. Le grand problème était de déménager, ce n'était pas une petite affaire. Il fallait libérer les habitations mais aussi les bâtiments d'élevage et tout ce qui se trouvait en stock autour de ces bâtiments : paille, foin, fagots, bois, etc... Les réfugiés de la « La Morinais » n'ont pas manqué d'aide pour leur déménagement, je me souviens y avoir participé un jour chez l'un, un jour chez l'autre. A l'époque, tout se manipulait à la main et tous les transports se faisaient avec les chevaux. A noter que les habitants de « La Morinais », en plus des bâtiments, se voyaient confisquer une partie de leurs terres et il leur était interdit d'y mettre les pieds.

Les bâtiments « libérés », les allemands sont arrivés. Au début, l'effectif n'était pas important, il leur fallait s'installer. Tous les jours, du matériel arrivait par camion. Des entreprises françaises travaillaient aussi au camp. Il y avait des ouvriers de toutes spécialités et nationalités, notamment beaucoup

d'espagnols qui travaillaient dans le bâtiment. Les bâtiments d'exploitation étaient transformés en fonction des besoins du camp.

Nous, au village de « Pas de Bœuf », nous nous trouvions aux premières loges, parce que nous étions les plus proches voisins des allemands, ce qui n'était pas spécialement un privilège. Moi, j'étais à l'âge où l'on a les oreilles bien débouchées et les yeux grands ouverts, animé d'une raisonnable curiosité et avec d'autres petits voisins, nous ne perdions pas une occasion d'observer ce qui se passait, mais toujours dans le respect des limites de ce qui était maintenant « leur » territoire. Je ne me souviens pas avoir, un jour, eu peur des allemands, sans doute parce qu'ils ont très vite fait partie de l'univers de mon insouciante jeunesse.

Les allemands se sont installés progressivement, ils ont commencé par créer une zone de sécurité tout autour du village de « La Morinais ». En effet à une distance de cent à deux cent mètres au sud et à l'est, beaucoup plus loin à l'ouest encore plus loin au nord, les arbres étaient abattus et les talus arasés. Sur une largeur d'environ cent mètres à l'intérieur de cette zone de sécurité, était installée une clôture de barbelés dite infranchissable. Tout ceci permettant de retenir et surtout repérer d'éventuels assaillants. Les ouvriers qui arasaient les talus sur cette zone étaient payés au mètre linéaire. Ils devaient laisser le sol bien nivelé. Les arbres étaient coupés au niveau du sol, on n'enlevait pas les racines. Les ouvriers percevaient cinq francs du mètre, ils s'estimaient très bien payés. Certains de ces ouvriers mangeaient sur place le midi, ou s'il faisait mauvais temps, trouvaient un abri plus loin de façon à ne pas perdre de temps. Je me souviens de l'un d'entre eux qui s'abritait parfois chez nous le midi. Il mangeait presque toujours six œufs à la coque, à la fin du repas, il manquait d'œufs et mangeait son pain sec.

Une fois les arbres abattus dans cette zone, une équipe de bûcherons procédait à l'ébranchage. Les beaux arbres étaient débités à la scierie Théard de Vergéal réquisitionnée à cet effet. Un soldat allemand menuisier dans le civil travaillait tous les jours chez Théard, il utilisait le matériel de l'entreprise. Les allemands prenaient ainsi tout le bois dont ils avaient besoin. Ce menuisier allemand faisait deux allers et retours par jour en passant dans notre cour.

Nous avons aussi des talus faisant partie de la zone de sécurité. Les troncs d'arbres avaient déjà été récupérés par les allemands, lorsque mon père décida un jour, en soirée, d'aller récupérer le bois de chauffage. Nous avons commencé à charger le bois lorsqu'un allemand qui parlait comme étant un chef est passé et nous a dit qu'il était interdit de prendre ce bois, que le camp se réservait tout pour ses camions (gazogène). Nous pouvions partir avec ce qui était chargé mais il ne fallait pas revenir. Nous sommes rentrés avec notre chargement, mais au retour mon père nous dit « cet allemand va au bourg, et va faire la fête, c'est le moment d'y retourner ». On a ainsi tout récupéré.

Le camp continuait de s'installer, une barrière était installée à l'entrée est avec, auprès, une guérite pour une sentinelle, un poste de police et une prison. A l'entrée ouest, il y avait aussi une barrière avec une guérite et une sentinelle. Les bâtiments des fermes et les maisons étaient aménagés en bureaux, cuisine et réfectoire. Deux grandes baraques en bois étaient construites pour loger les troupes (150 soldats et sous-officiers). Il y avait cinq ou six femmes allemandes appelées « souris grises » qui étaient employées dans les bureaux. Elles étaient aidées par cinq ou six femmes françaises qui logeaient au bourg. Matin et soir, elles passaient dans notre cour pour s'y rendre.

Tous les transports à l'intérieur du camp étaient faits par les agriculteurs de Vergéal et des communes alentour. Ces agriculteurs étaient convoqués à « La Morinais » par leur mairie. Ils devaient se présenter au camp à l'heure indiquée avec chevaux et voitures. Ils étaient convoqués à tour de rôle. Si quelqu'un ne se présentait pas à l'appel du matin, il recevait la visite des gendarmes envoyés par la Kommandantur et ne perdait rien à attendre. Personnellement, je suis allée deux fois faire du transport au camp. La première

fois, j'ai transporté des rouleaux de papier goudronné. Les ouvriers qui faisaient le chargement attendaient les ordres et les contre-ordres. Ainsi le temps passait et finalement on ne faisait pas grand-chose. La seconde fois, j'ai attendu depuis le matin jusqu'au milieu de l'après-midi qu'un bidon de goudron qui chauffait fonde, pour le transporter fondu cinq cent mètres plus loin. Je ne me souviens plus combien les allemands nous payaient, mais il est sûr que nous ne gagnions pas notre argent, pas plus que les ouvriers qui employés au camp. Le grand nombre d'ouvriers faisait que le travail avançait quand même.

Au nord, les allemands avaient fait construire un chemin qui partait de l'entrée de la prairie de la famille Louaisil. Ce chemin descendait par la prairie jusqu'au bois de « Mimbier » en Torcé, puis traversait le bois et continuait jusqu'au transformateur situé dans la prairie « Jugdé ». La stabilité du chemin était assurée par des perches en bois de châtaignier ou de chêne prélevées principalement dans le bois de « Mimbier ». Ces perches étaient disposées bien serrées les unes contres les autres et constituaient ainsi un chemin solide que les allemands et aussi les agriculteurs réquisitionnés pouvaient emprunter pour se rendre au radar, au transformateur ou aux batteries de canons antiaériens.

En bas de la prairie de la famille Louaisil, un radar était installé sur une solide muraille de pierre. Deux autres radars plus petits, fixés sur des socles en béton étaient installés dans les prairies « Jugdé » (ces socles existent toujours). Dans une autre prairie « Jugdé » était installé un transformateur. Pour l'alimenter, une ligne haute tension avec des poteaux de bois était installée. Ce transformateur servait pour l'alimentation des radars. A propos d'électricité, le village de « La Morinais » était déjà, depuis 1939, alimenté en électricité, ce qui a pu inciter les allemands avec peut-être d'autres raisons, à venir s'installer ici (notamment le fait que l'armée française ait fait, avant la guerre, des études de faisabilité pour un éventuel camp militaire dans le secteur ouest de Vergéal et Torcé).

Une ligne téléphonique reliant « La Morinais » à Saint Jacques de la Lande était aussi installée sans doute pour prévenir Rennes de l'arrivée d'avions alliés. Au cours des travaux des champs, on retrouve encore des débris d'isolateurs ayant servi à cette ligne.

Au sud des bâtiments de « La Morinais », un abri antiaérien avait été creusé, on y pénétrait par le chemin sud de « La Morinais ». Une tranchée profonde était creusée dans le champ de la famille Louaisil. Cette tranchée était recouverte de tôles sur lesquelles était disposée une bonne épaisseur de terre. Quand les radars annonçaient l'arrivée d'avions, la sirène donnait l'alerte. Les allemands et les ouvriers se réfugiaient à l'abri et en sortaient quand sonnait la fin de l'alerte. Nous avions l'habitude de la sirène : son saccadé signifiait l'alerte, un son continu signifiait la fin de l'alerte. Il se passait cinq à dix minutes avant que nous n'entendions les avions. Le camp n'a jamais été bombardé mais été mitraillé deux fois. Cela se passait très vite, on entendait les mitrailleuses au-dessus de nous avant d'avoir entendu les avions. Nous avons su par les femmes françaises qui travaillaient au camp et qui passaient chez nous tous les jours pour aller au bourg, qu'il n'y avait eu ni mort ni blessé mais que les radars étaient très endommagés.

Dans les prairies « Jugdé » sous une grande haie d'arbres qui existe toujours mais qui à l'époque était plus touffue, les allemands avaient installé des canons antiaériens (la flack). Ces canons étaient montés sur des plateformes en bois bien à l'abri des arbres et de la vue des avions. Sous les plateformes se trouvaient les réserves d'obus. Une grosse quantité de ces obus était restée là après leur départ.

Je ne me souviens pas avoir vu les allemands pendant leur séjour au camp de « La Morinais » faire des manœuvres ou exercices militaires. Par contre, ils faisaient quelques fois des exercices de tir. Dans ce cas, ils venaient prévenir les voisins en leur disant de partir de chez eux de telle heure à telle heure et aussi de rentrer les animaux. Cet exercice se faisant en dehors du camp dans un champ leur convenant, ce champ se trouvait au de « L'Asprie ».

Pendant les premiers mois de l'occupation de « La Morinais », les allemands s'amusaient le soir, ils chantaient tous ensemble, et faisaient la fête. Quand il faisait beau, nous sortions pour les écouter, ils chantaient très bien. Malheureusement pour nous, il arrivait que nos volailles participent à leur fête. Tous les jours aussi les allemands allaient au burg, et ils devaient passer par chez nous. Un jour, ils se sont arrêtés sous un de nos cerisiers pleins de cerises mûres. Ils s'en sont « goinfrés » au maximum, dès qu'ils ont été partis, on a ramassé le reste des cerises, mûres ou non. Ils sont revenus les jours suivants, ont regardé le cerisier en disant « crac crac » et sont repartis en rigolant.

A cette époque, les chevaux passaient la nuit dans les prés et on les y conduisait chaque soir. Or, un soir avant de conduire les chevaux au pré, on avait aperçu un groupe de cinq ou six allemands hommes et femmes qui franchissaient la clôture du camp. Etant donné qu'ils ne passaient par le poste de police, ils devaient sans doute être en fraude (comme quoi cela n'existe pas que dans l'armée française). On avait envie de voir ce qu'ils fabriquaient et on est parti avec les chevaux et on a fait le tour du pré. Ils étaient sous un chêne à l'ombre assis sur des couvertures buvant du vin et mangeant des gâteaux, nous étions arrêtés à les regarder, ils nous ont fait signe de venir avec eux mais on a préféré partir.

A « Pas de Bœuf » où nous habitons, vivait chez nous une de mes grandes tantes. Il y avait dans une prairie située à environ cent mètres du camp une fontaine et notre grande tante y allait régulièrement pour y rincer du linge. Un des souvenirs que j'ai de cette grande tante est celui de la voir rentrer de sa besogne complètement scandalisée d'avoir vu des allemands entièrement nus couchés près de la fontaine. Il s'agissait de tout évidence pour cette vieille dame célibataire et pudibonde du scandale du siècle...

Dans la zone de sécurité, les agriculteurs avaient quand même dans certaines parcelles, semées du blé. Une partie avait été saccagée au cours de l'hiver par les travaux d'arasement de talus et de transport d'arbres mais ils restaient quelques parties de parcelles. Le printemps est venu et les blés ont poussé. Les allemands passant au travers de la parcelle acceptaient mal de mouiller leurs bottes. C'est ainsi qu'un jour, ils sont allés chez Monsieur Célestin Etienne lui ordonnant de faucher le blé appartenant à Monsieur Jean Boishus. Monsieur Etienne a refusé, après discussion, les allemands l'ont embarqué dans leur voiture et mis en prison. De temps en temps, les allemands allaient le voir lui demandant s'il voulait bien couper le blé. La porte de la prison s'est refermée autant de fois qu'il a répondu non. Au bout de deux ou trois heures, il a fini par dire oui. Les allemands l'ont alors emmené chez lui et ont attendu qu'il prend sa faucheuse et coupe le blé, affaire close.

Un jour mon père, réquisitionné pour faire du transport, fut prié de prendre sa faucheuse pour couper de l'herbe dans une prairie « Jugdé ». Je l'ai accompagné avec l'excuse qu'il fallait de temps en temps débourrer la faucheuse. Le risque n'était pas le bourrage mais les « corps étrangers » se trouvant dans l'herbe, non réglé la faucheuse pour couper haut cela limita les risques. Ce jour là, mon père voyant que les allemands n'aimaient pas se mouiller les pieds, a demandé à coupé l'herbe dans son pré situé à l'intérieur du camp, ils ont accepté et nous avons été autorisé à faner et enlever le foin. Les volontaires ne manquaient pas pour rentrer le foin, se serait ce que pour voir ce qui se passait dans le camp.

Notre facteur, qui était quelqu'un d'obstiné a fait aussi connaissance avec la prison pour s'être entêté à vouloir traverser le camp de « Pas de Bœuf » à « Godeloup ». Il s'est fatigué avant les allemands après deux ou trois stages en prison. Il a bien compris que les allemands ne rigolaient pas.

Une autre personne de Bais a aussi fait connaissance avec la prison du camp. Il s'agit de Monsieur Gaboury, charpentier à Bais. Les allemands avaient réquisitionné son « diable » pour transporter les troncs d'arbres, le travail terminé on a envoyé quelqu'un rendre le fameux « diable » chez Monsieur Gaboury qui a constaté qu'il manquait une chaîne. Il est donc venu au camp réclamer ce qui lui manquait.

Il avait à la main une petite baguette de bois qui manipulait en s'expliquant auprès de l'allemand de service. Ce dernier prenant ces gesticulations (ou faisant semblant de prendre) pour une menace l'a mis en prison. Au bout de quelques temps, Monsieur Gaboury é été libéré et est venu ensuite nous raconter sa mésaventure. Quelques jours plus tard, nous avons retrouvé la fameuse chaîne dans un de nos champs.

Le dimanche, les officiers n'étaient pas au camp et les hommes de troupe en profitaient : ils allaient dans les fermes alentours réquisitionner les équipages de carrioles et en attelaient leurs chevaux à des voitures à quatre roues leur appartenant. Ensuite, ils faisaient des randonnées dans les vieux chemins, quand ils rentraient au camp, les chevaux étaient à bout de souffle et les équipements mal au point. Qu'importe pour eux, ils s'étaient bien amusés.

Toutes ces petites aventures ou histoires, je ne les ai pas oubliées. Les allemands devaient bien s'amuser au dépend de tous ceux qui voulaient ou essayaient de leur résister. Ils profitaient de leur situation d'occupant.

Ayant fait mon service militaire, je crois pouvoir dire que des militaires français dans la même situation n'en auraient pas fait moins. Il est évident cependant que si quelques maquisards ou autres les avaient attaqués, les représailles auraient été dramatiques pour la population locale.

Un dimanche, un allemand qui avait sans doute trop bu a tiré un coup de fusil du côté de « Mimbier ». Tout le camp a été aussitôt mis en alerte, on avait cru à une attaque. Les jeunes des fermes de « Mimbier » ont été emmenés au camp et enfermés pour la nuit. Le lendemain, après enquête, ils ont su que c'était un de leurs soldats qui avait tiré, les jeunes ont été libérés.

Les gens de « La Morinais » pendant ce temps exploitaient d'où ils étaient et comme ils pouvaient, ce qui leur restait de terrain. C'était très éprouvant car les déplacements se faisaient avec les chevaux, et leurs installations où ils avaient trouvé refuge étaient plutôt précaires, ce qui occasionnait un surcroît de travail. Il était difficile de garder le moral dans ces conditions en attendant la fin de la guerre.

Cette fin justement, on l'a espéré davantage quand le 6 juin 1944, les alliés ont débarqué en Normandie. Les premiers jours qui ont suivi le débarquement, ont été très durs. Les allemands étaient encore très puissants. Au camp de la Morinais, la sirène fonctionnait de plus en plus souvent, les alertes se succédaient à un rythme plus soutenu. Nous, les jeunes, nous nous étions habitués à cela commune nous nous étions habitués à la présence des allemands. Le dimanche, on se retrouvait à une dizaine pour aller bruyamment traquer les lapins ou les écureuils. La présence des allemands n'a pas changé nos habitudes. Quelques fois, ils s'arrêtaient pour nous regarder mais ils ne nous ont jamais rien dit.

En Normandie, les alliés gagnaient peu à peu du terrain mais au prix de durs combats. Les allemands devenaient de plus en plus méfiants et prudents, les alertes et attaques aériennes se produisaient tous les jours ici ou là. Tous les jours, les allemands du camp allaient à Vitré. Par deux fois, leurs voitures ont été attaquées et brûlées en arrivant à Vitré. Nous ne savons pas s'il y a eu des victimes mais les voitures brûlées sont restées longtemps au fossé. Suite à ces incidents, les allemands ont installé un siège sur le toit d'une voiture, une sentinelle assise sur ce siège scrutait le ciel. Dès qu'un avion était en vue, ils se planquaient tous au fossé.

A la fin de l'occupation, les véhicules militaires du camp étaient équipés de gazogène. Moins performant, ces équipements signifiaient le déclin de l'armée allemande.

Les femmes françaises travaillant au camp passaient chez nous matin et soir pour aller ou revenir du bourg de Vergéal. Quelques fois, elles s'arrêtaient pour parler, un jour de fin juillet, elles nous ont dit

« vous savez, tout va sauter, tous les bâtiments sont minés, on a vu les allemands installer les charges d'explosifs ».

De chez nous, on observait ce qui se passait (nous n'étions qu'à deux cent cinquante mètres du poste de police). Le premier août, vers deux ou trois heures de l'après-midi, des camions sont sortis, ainsi que des voitures attelées de chevaux. Des véhicules militaires tractaient des canons et la troupe suivait à pied, sac et fusil au dos. Cette fois-ci, ils ne chantaient pas, la belle vie de « La Morinais » était terminée. Il fallait partir pour contenir les américains du côté d'Avranches et là-bas, ça tapait très fort. Pour certains d'entre eux, c'était sans doute le dernier voyage.

Le soir du premier août, les femmes sont repassées dans la cour et on leur a dit :

- Alors, ils sont partis ?

Elles ont répondu que oui, Quelques-uns étaient restés pour tout faire sauter, ce n'était pas le moment d'approcher trop près car ils étaient très nerveux, appréhendant d'être attaqués.

De notre côté, c'était aussi l'appréhension. On apercevait quand même la sentinelle du poste de police. Le quatre août en tout début d'après-midi, depuis chez nous on apercevait une flamme par la fenêtre du poste de police, quelques minutes après, c'était la première explosion. L'explosion fut sourde parce que le bâtiment était en terre, il y eut un nuage de poussière. On voyait les allemands qui couraient et se cachaient avant chaque nouvelle explosion. Un incendie s'est déclaré et de nouvelles explosions ont été provoquées par les munitions entreposées dans les bâtiments. Mes parents nous ont dit à moi et à mon frère d'aller au 'Rocher » où il restait des gerbes à rentrer afin de nous éloigner du danger. En y allant, on voyait et on entendait toujours les explosions, les radars aussi sautèrent, le feu et la fumée se voyaient de très loin. Arrivés au « Rocher », personne n'a parlé de rentrer des gerbes, tous regardaient en direction de « LA Morinais ». Tout le monde était inquiet, qu'allait-il se passer ensuite ? et si les américains arrivent, ça va faire de la casse ?...

Le polonais qui avait passé une partie de la guerre chez nous fumait cigarette sur cigarette. Quelques mots sur ce soldat qui s'appelait Jean Zmil et nous avons découvert en juillet 1940 dans les prés du côté de « Nantillé ». Nous coupions du blé chez Monsieur Gautier quand on a aperçu ce soldat qui semblait se cacher. Mon père est allé le voir et l'a ramené. Il parlait mal le français. Il avait faim et soif. On a fini par comprendre qu'il s'était évadé en sautant d'un train qui l'emmenait prisonnier en Allemagne. Il est finalement resté jusqu'à la fin de guerre. Les allemands ne l'ont jamais inquiété malgré qu'ils sachent qui il était. En effet, parfois, les allemands passaient dans notre cour et le désignaient du doigt en disant « polak polak ».

En fin d'après-midi de ce 4 août, les explosions ont enfin cessé. On a attendu encore un peu et nous parlions de rentrer quand les allemands qui avaient fait sauter le camp sont arrivés. Ils étaient en carriole, deux carrioles conduites par Mesdames Pottier et Drouelle de la Buraiserie de Bais. Ils sont descendus et sont rentrés à la maison, ils étaient couverts de poussière. Ils ont demandé à boire et ont ordonné au polonais d'atteler la carriole. Un allemand l'a suivi avec fusil et grenades, et les autres ont bu. Ils ne lâchaient pas leurs fusils et avaient plusieurs grenades chacun à la ceinture. Ils n'ont pas été agressifs mais nous les sentions très nerveux. Celui qui était parti avec le polonais l'a aidé et lui a donné un paquet de cigarettes. Les autres sont sortis de la maison et ont dit à Madame Viel qui était là : « vous madame conduire la carriole, partir avec nous ». Et ils sont partis. Qu'allait-il se passer ? Il y avait de quoi s'inquiéter. Les allemands sont ensuite allés à « La Bordière » en Bais, le même scénario s'est reproduit mais cette fois, ils ont pris un homme : Léon Frangeul. Arrivés à Bais, quelqu'un a crié que les américains arrivaient. En entendant cela, les allemands sont vite descendus des carrioles et sont partis à travers champs, on ne les a jamais revus. Les américains n'étaient pas encore là, c'était une fausse nouvelle, mais celui qui a crié, a eu un bon réflexe car on ne sait pas ce qui aurait pu arriver aux conducteurs de carrioles.

Après le départ des carrioles du « Rocher », nous sommes repartis chez nous. « La Morinais » flambait de tous côtés. Ses habitants sont venus, nous sommes parties au camp avec eux. Nous marchions sur les explosifs sans y prendre garde, ne sachant pas ce que c'était. Les gens approchaient prudemment. Puis, il est venu de plus en plus de monde. Certains venaient voir, d'autres venaient piller. Monsieur Jean Méhaignerie s'est d'ailleurs accroché très durement avec un ex cadre du camp qui croyait encore pouvoir jouer au grand chef. Mais le vent avait tourné, il est finalement parti sous la menace d'un gourdin. J'ai cru un moment que le gourdin allait s'abattre sur la tête de cet ancien employé du camp.

Pour les sinistrés de « La Morinais », il était insupportable de se voir piller après une année d'expulsion et l'incendie de leur ferme. Le maire de Vergéal, présent sur les lieux, a demandé à plusieurs personnes, dont mon père, de rester sur les lieux la nuit pour essayer d'empêcher le pillage. Mais vers 10 ou 11 heures du soir, un avion a survolé le camp en flamme, puis est revenu au ras des arbres et a lâché quelques rafales de mitrailleuse. Les personnes de garde s'étaient réfugiées dans les abris, aucune n'a été touchée. Tout le monde est rentré. Les rafales de mitrailleuse ont sans doute dissuadé les éventuels pillards.

Deux jours plus tard, les américains sont arrivés à « La Morinais », une armée en remplaçant une autre. Chez les américains, pas de gazogène, mais du matériel moderne et en grande quantité. Ils sont restés deux jours, puis sont repartis aux trousse des allemands.

Après s'être remis de ces épreuves, il fallait finir la moisson. Je suis allé battre le blé pour la famille Louaisil à « La Métrie ». Nous battions le blé dans un champ sous la pluie, comble de malchance pour la famille Louaisil. Je me souviens que la batteuse était entraînée par une machine à vapeur. Les jours suivants, nous battions chez Monsieur Méhaignerie dans un champ également. Il faisait beau. La machine à battre était entraînée par un moteur à gazogène, il était souvent en panne. Nous prenions le repas du soir sous un grand pommier. Pour nous éclairer, nous avions accroché dans une branche une lampe à carburé. Quand on entendait un avion, les femmes cachaient la lampe sous leur tablier.

A « La Morinais » l'incendie continuait. Il a duré trois semaines. Au cours de l'hiver suivant, une entreprise est venue déblayer les ruines. Les tas de gravas, de cendres ainsi que de munitions explosées étaient impressionnants.

Vers la fin de l'occupation de « La Morinais » par les allemands, la famille Louaisil avait trouvé une maison à « La Vauzelle » en Bais. Elle avait retrouvé ainsi plus d'indépendance malgré le manque de confort. Il fallait toujours faire le trajet pour se rendre dans les champs. Chez Monsieur Méhaignerie une baraque en bois avait été épargnée par la dynamite et au printemps suivant, la famille Méhaignerie est venue l'habiter. Elle a ainsi retrouvé un précaire siège d'exploitation. La famille Pihours est revenue aussi à « La Morinais » habiter une petite baraque en bois et y restée cinq ans.

Les sinistrés ont du ensuite commencer les démarches administratives pour reconstruire. Il a fallu beaucoup de temps, de patience et de déplacements. La France avait subi beaucoup de bombardements, certaines villes comme Lorient étaient en partie détruites. Dans les bureaux s'occupant de reconstruction, il fallait jouer des coudes. L'argent et les matériaux manquaient. Les allemands avaient volé tout ce qu'ils avaient pu pendant l'occupation et les alliés avaient détruit beaucoup d'usines, notamment les fours à chaux et les cimenteries. Il fallait d'abord reconstruire les usines.

La famille Louaisil trouva ensuite à louer une ferme à « La Buraiserie » en Bais et s'y installa. Malheureusement, la grand-mère Louaisil décéda subitement peu de temps après et ne pu voir « sa Morinais » reconstruite.

Pour Emmanuel et Bernadette, les épreuves prenaient fin. Emmanuel a continué d'exploiter « La Buraiserie ». Bernadette se maria avec Francis Bariot et s'installa à « La Morinais » dans des habitations et des bâtiments enfin reconstruits. Ce mariage fut pour moi et Marie-Thérèse un jour mémorable...

Benjamin